

Une Chanteuse des Rues.

“ En ce moment sa porte était entr'ouverte. Quelqu'un descendait l'escalier. L'apparition d'une petite fille qui, dans la maison, occupait un des coins du grenier, fit jaillir en l'âme de Louise l'éclair qu'elle attendait. Cette petite fille n'était rien moins qu'une de ces fauvettes souffreteuses qui, pour vivre, raclent les cordes d'une guitare et arrachent de leur gosier quelques notes aigres et fausses. A cause de sa peau bistrée, des flammes de son grand œil noir, de son air sauvage, vous l'eussiez pris pour une autre Mignon regrettant le pays où mûrissent les pommes d'or.

“ Louise appela l'enfant et l'accabla de questions. Les renseignements qu'elle en obtint la déterminèrent à une résolution qu'on peut qualifier hautement d'admirable, voir d'héroïque. A force de prières et de larmes, elle parvint à émouvoir deux de ses plus féroces créanciers et à s'en faire des protecteurs bienveillants. Ils consentirent à l'accompagner chez le commissaire de police, où ils attestèrent volontiers la vérité de l'histoire qu'elle y raconta. Le visage coloré par la honte de mentir, et d'une voix qu'elle essayait vainement de rendre ferme, elle dit que Moser, son mari, était allé en Autriche pour voir ses parents, et que, depuis son départ, qui remontait à plus de trois mois, elle n'avait pas eu de ses nouvelles. Elle ajouta qu'elle ne pouvait attribuer son silence qu'à une maladie, et que certainement, un jour ou l'autre, s'il n'arrivait pas, il écrirait. En attendant, elle avait épuisé ses ressources et se trouvait sans moyens d'existence. Résolue à profiter des chansons qu'elle savait pour vivre, elle venait prier M. le commissaire de lui donner les certificats nécessaires. Sur le témoignage des témoins patentés, l'officier public délivra à Louise le papier dont elle avait besoin. En possession de ce papier, sur lequel il était déclaré “ qu'on ne voyait pas d'inconvénient “ à ce que la permission de chanter “ fut accordée à la dite femme Moser.” Louise courut à la préfecture de police, où elle conquit, sans de grands efforts, le droit d'exercer sa nouvelle profession dans les estaminets et les cours de certains quartiers...”

V

A mesure que Philippe entra dans ces détails, Jean redoublait d'attention, ce qu'il manifestait en ouvrant de grands yeux et en élargissant pour ainsi dire les oreilles. Il rappelait, par son attitude et son air, l'homme chez lequel se réveillent des souve-

nirs endormis, ou encore celui que deux ou trois notes mettent sur la trace d'une réminiscence musicale.

Quand Philippe lui peignit la nouvelle existence de Louise et lui représenta celle-ci errant, ou plutôt se traînant avec son enfant de cour en cour, de café en café, incessamment aux prises avec la crainte d'encourir le mépris, et, ce qui était mille fois plus douloureux, avec celle d'être reconnue par quelqu'une de ses anciennes connaissances, il ne put retenir un cri de surprise.

En même temps, il tournait brusquement la tête vers son ami et le regardait avec une sorte de stupeur.

“ Qu'avez-vous ? demanda Philippe.

— Vous le demandez ! s'écria Jean. Mais je crois connaître votre histoire.

— J'en serais surpris.

— Quand je dis votre histoire, je veux dire un épisode qui certainement s'y rapporte.

— Vous me rendez curieux.”

Jean se recueillit et parut rappeler ses souvenirs.

“ Je persiste, fit-il tout à coup avec des gestes multipliés ; il ne peut s'agir évidemment que de votre Louise.

— Allez, je vous écoute,” répliqua Philippe.

A la suite d'une pause :

“ C'est rue Sainte-Antoine, si j'ai bonne mémoire, continua Jean d'une voix d'abord lente, bientôt de plus en plus rapide, dans un estaminet quelconque, une après-midi, que la scène a dû se passer. Attendez. Je n'ai encore souvenir que de l'impression, mais les détails vont me revenir... J'y suis... Une jeune femme, qui tient dans ses bras un enfant endormi, se glisse jusqu'au comptoir de l'établissement et sollicite de la demoiselle qui y est assise l'autorisation de chanter. Son joli visage et son air d'honnêteté disposent tout de suite en sa faveur, en même temps que ses yeux rouges de larmes et ses traits amaigris attestent de vifs chagrins et de grandes privations. Sa mise, bien que fort propre, est misérable.

“ Je tâche de ne rien oublier d'essentiel.

“ Debout au milieu des tables, les paupières obstinément baissées, elle essaye de faire entendre les accents d'une voix que l'émotion étouffe dans sa gorge. On comprend malaisément ce qu'elle chante : vous diriez d'un piano usé dont la moitié des touches ne parlent plus. L'attention bienveillante qu'on lui prête décuple son embarras et sa voix faiblit en raison du silence qui se fait autour d'elle, quand tout à coup une exclamation déchirante fait tourner toutes les têtes vers l'angle le plus obscur de l'estaminet.

“ Un tableau étrange flottait, pour

ainsi parler, dans la pénombre.

“ Trois jeunes gens, attablés devant des bouteilles et des verres y jouaient bruyamment aux cartes. Au milieu du silence croissant, la voix de la chanteuse parvenait bientôt jusqu'à leurs oreilles. A cette voix l'un d'eux tressaillait comme si une balle l'eût touché au cœur. Presque simultanément, il levait la tête, poussait un cri, lâchait ses cartes, se dressait d'un bond, renversant verres et bouteilles, portait la main à ses yeux, donnait enfin des marques du plus violent désespoir.

“ Cependant, de ce jeune homme, dont la pantomime excite la surprise, les yeux des spectateurs sont bientôt ramenés vers la chanteuse, qui, de son côté, se taisant et examinant avec stupéfaction celui que tout le monde regarde, jette un cri sourd et tombe en faiblesse. On se lève, on fait cercle autour d'elle, on s'empresse de lui porter secours. Elle ne sort de son évanouissement que pour chercher l'inconnu des yeux.

“ Mais celui-ci avait profité du désordre pour s'échapper de l'estaminet. Ses traits, assurait-on, étaient bouleversés, ses yeux hagards ; il semblait dans un état voisin de l'égarement. Ses deux amis, stupéfaits, cloués à leurs places, n'avaient pas même essayé de le retenir.

“ Comprenez-vous actuellement ma stupéfaction ? ” demanda Jean à son ami

Et sans attendre, il ajouta :

“ Serait-il possible que ce jeune homme ne fût pas Moser ? Et cette jeune femme qui, pressé de questions, ne fait que des réponses évasives et ne songe qu'à se soustraire à la sollicitude dont elle est l'objet, se pourrait-il qu'elle ne fût pas une seule et même personne avec votre Louise ? ”

Philippe n'avait pas cessé de balancer la tête en signe d'approbation.

(La suite au prochain numéro.)

“ J'ai fait le tour du monde, disait un matelot Irlandais, et je puis garantir qu'il est aussi plat que cette table.”

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an \$0.50
Six mois 0.25
Un numéro 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170^e rue Sparks, Ottawa